

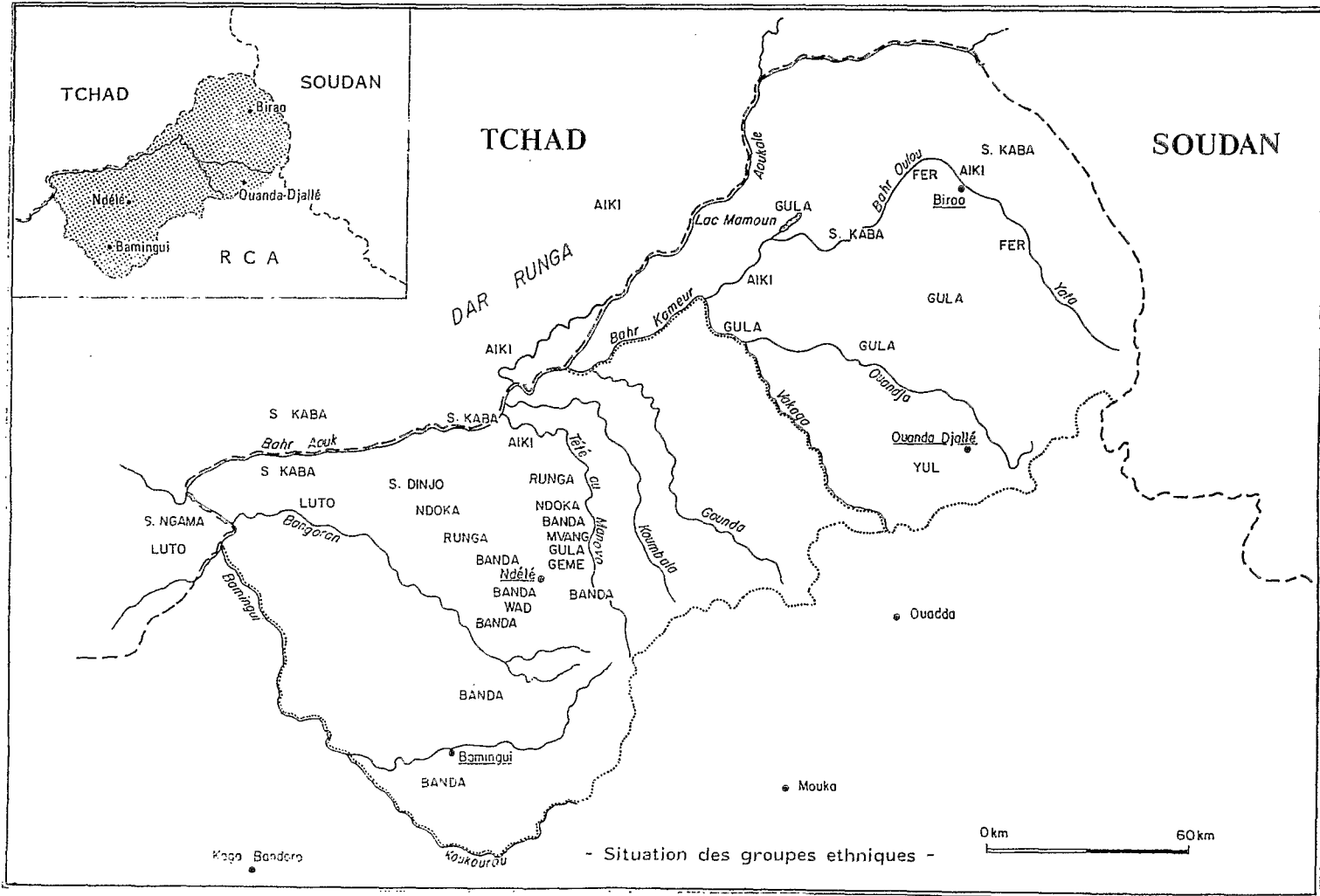
LANGUES ET POPULATIONS DU NORD-EST CENTRAFRICAÏN

Pierre NOUGAYROL
CNRS-LACITO

Par nord-est centrafricain, on entend la lisière sud-est du bassin du Tchad située en République Centrafricaine, et particulièrement l'espace circonscrit au nord par le Bahr Aouk et l'Aoukalé, qui marquent la frontière avec le Tchad, et au sud par le Bamingui, le Koukourou et la ligne de partage des eaux entre le bassin secondaire de l'Aouk et celui de la Kotto.

Cette région qui bénéficia longtemps de l'autonomie administrative du fait de son isolement, est à tous égards méconnue. D'une superficie de 104700 km² pour 52000 habitants¹, elle est actuellement divisée en deux préfectures, le Bamingui-Bangoran au sud-ouest (52200 km², 25000 hab.) et la Vakaga au nord-est (46500 km², 27000 hab.). La première - notée BB - se subdivise à son tour en deux sous-préfectures, Ndélé (20700 hab. et deux communes : commune de plein-exercice du Dar el Kuti, 17900 hab., et commune rurale de Mbolo-Kpata, 2800 hab.) et Bamingui (4300 hab.), et la seconde (VK) comporte les sous-préfectures de Birao (2500 hab.) et de Ouanda-Djallé (2000 hab.).

¹ Les renseignements dont il est fait état dans ce texte ont été recueillis au cours de trois missions de terrain financées par le LACITO pour les premières et par l'ATP du CNRS intitulée "Distances et limites dialectales dans l'aire banda (Afrique Centrale : RCA, Soudan) : Réalités linguistiques et perceptions socio-culturelles", pour la troisième. Elles eurent successivement pour cadre le Dar el Kuti (janvier-février 1983), la préfecture de la Vakaga (novembre-décembre 1984 ; de conserve avec Pascal BOYELDIEU) et le Dar Banda (commune de Mbolo-Kpata et sous-préfecture de Bamingui ; mars 1986). Les chiffres de population cités ont été établis sur la base des données fournies par les autorités administratives locales.



La population se répartit dans les centres urbains (les agglomérations de Ndélé et Birao comptent respectivement 7000 hab. et 4400 hab.) et le long des principaux axes de communication : routes de Ndélé à Ouadda via Kpata, à Bangoran, à Bangui, à Golongoso et Haraz ; routes de Birao à Am Dafok, à Ndélé via le lac Mamoun, et à Ouadda. La majeure partie de l'espace reste non seulement inhabitée mais inexploitée ; de nombreux et vastes réserves de faune et parcs nationaux y sont implantés, où, selon la doctrine en vigueur, toute activité humaine est bannie (parc national du BB, parc national Saint-Floris, domaine de vision de la Koumbela, pour le BB ; réserves de faune de l'Aouk-Aoukalé, de la Ouandja-Vakaga et de la Yata-Ngaya, pour la VK), sans parler des concessions de chasse. Certaines zones sont saisonnièrement parcourues par les troupeaux des Arabes semi-nomades (vallées du Bahr Kameur-Bahr Oulou-Yata et de la Ouandja), tandis que l'ensemble de la Vakaga est la proie de bandes organisées de "braconniers" d'origine soudanaise qui viennent s'approvisionner en ivoire et en viande.

Les trois grandes familles établies par GREENBERG (1971) sont représentées :

- la famille nilo-saharienne, la plus importante par le nombre de locuteurs, par le sà r ā d ì n j ò (750 locuteurs), le s à r ā k ā b ā (7000 loc.), le n d ò k à (2500 loc.), le w ā d (1350 loc.), le ṛ ú t ò (600 loc.), le m v ā n g (300 loc.), les parlers g ù l á (9500 loc.), le f è r (3500 loc.) et le y ú l (2000 loc.), qui relèvent tous de l'ensemble sara-bongo-baguirmien (Chari-Nile, Central Sudanic) et par l' à ì k í (6600 loc.) qui se rattache à la branche maba ;
- la famille niger-kordofan, par plusieurs parlers b à n d à (8000 loc.), par le g è m é et le sango véhiculaire (Niger-Congo, Adamawa-Eastern, Eastern). Les parlers b à n d à en usage dans la région de Ndélé se rangent dans ce que CLOAREC-HEISS (1985 : 23) appelle le banda central (n g à ò, m ù r ù b à, t à n g b à g ò, n g b ā l á, b à n d à - n d ē l ē, d ā b ù r ù, g b à y à, etc.), à l'exception du g b à g à (1500 loc.) qui appartient au banda périphérique central-ouest. Le g è m é est une langue zandé-nzakara et compte environ 400 locuteurs. Quant au sango véhiculaire, il est l'apanage des jeunes citadins scolarisés, surtout à Ndélé ;

- la famille afro-asiatique, par l'arabe dialectal, (branche sémitique et le hausa (branche tchadique). L'arabe dialectal - les arabes faudrait-il dire - n'est pas seulement la langue des Arabes, Arabes citadins et commerçants d'origines diverses, Arabes sédentaires (Salamat, 500 personnes ?) ou Bakkara (Heymat, Missiria, Ta'aisha, Rizaykat), c'est également celle des rúnà (3400 p.). Il est par ailleurs à la base de l'arabe véhiculaire (avec des influences, tchadienne dans le BB et soudanaise dans la VK), qui connaît une grande extension contrairement au banda-Ndélé ou au sango, et tend même, par endroits, à se substituer à la langue première, selon le modèle rounga. Le hausa (2000 loc.) enfin, est pratiqué par les communautés hausa de Ndélé et Birao notamment.

Chaque population citée sera examinée plus attentivement dans l'inventaire qui suit¹.

On remarquera que, sauf dans les aires banda (sous-préfecture de Bamingui et commune de Mbolo-Kpata) et yulu (sous-préfecture de Ouanda-Djallé), l'Islam et les valeurs qu'il véhicule jouent un rôle de premier plan.

On ne saurait parler de cette région sans rappeler à grands traits les bouleversements qui l'ensanglantèrent pendant la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe siècle, et dont le souvenir hante la mémoire collective. L'augmentation considérable des besoins en esclaves de toute nature ("bazingir" ou esclaves soldats, "abid dar" ou esclaves de terre, ou simple monnaie d'échange), que provoquèrent la pénétration égyptienne au Soudan et le développement du commerce caravanier entre le Ouadai et la Méditerranée, fit en effet du Dar Fertit, comme on l'appelait alors, le champ clos de toutes les convoitises. Les états musulmans du nord, Ouadai, Darfour et, dans une moindre mesure, Sila, qui y avaient déjà leurs habitudes², les zéribas esclavagistes des "seigneurs

¹ Ndélé et Birao ayant été très partiellement explorés, cet inventaire n'est exhaustif que pour ce qui concerne les populations *extra-muros*.

² "[...] de mémoire d'homme, écrit le capitaine TOURENQ (1913 : 65-6), les jeunes Karas, Bingas, Youlous, etc. étaient dès l'âge de 10 à 12 ans envoyés à El Fascher ; là ils étaient répartis entre divers aguids auprès desquels mi-boys d'anciens bazinguers, mi-palefreniers, ils apprenaient à porter un fusil et à figurer dans un tabour. Après une période plus ou moins longue, ils étaient mariés et retournaient chez eux souvent avec un fusil. Le sultan [du Darfour] avait-il besoin de troupes sur un point de ses états, il faisait appel à ces sortes de réserves dans les régions environnantes, et les aguids

marchands", qui proliféraient dans le Bahr el Ghazal, et les sultanats du Mbomou s'employèrent à le mettre en coupe réglée. L'appât du gain aidant, des cités intermédiaires et pourvoyeuses d'esclaves, telles Jagara (Banda Ngao), Mbele (Kreich) ou Jala (= Ouanda-Djallé, Yulu), se constituèrent au sein même des populations razzisées, cependant que les luttes fratricides se multipliaient entre fractions et entre voisins¹. Mais c'est avec le séjour de Rabeh dans le Fertit (1879-1890) que la violence et les ravages atteignirent leur point culminant : l'ex-lieutenant de Zubayr "mangea tout le pays". Senoussi prit la suite et paracheva l'œuvre de destruction (1891-1911), razziant ce qu'il restait à razzier, regroupant à Ndélé les tribus qui lui étaient soumises, fondant au cœur du Dar el Kuti le dernier grand état esclavagiste².

Ces innombrables dévastations eurent sur la démographie un effet désastreux et explique en grande partie le dépeuplement que l'on constate aujourd'hui. Quelques ethnies, alliées ou protégées du maître du moment, furent relativement épargnées, comme les Ndoka ou les Aiki à l'époque sénoussiste. Mais la plupart payèrent à la traite un lourd tribut, en particulier les Banda, les Gula et les Kreich. Comme le notait CHEVALIER en 1903 à propos du Dar el Kuti pris au sens large :

"Maintenant c'est le vide (et quel vide!) dans tout le Dar Banda où, pour ses razzias annuelles, Senoussi est obligé d'envoyer dorénavant ses lieutenants à huit jours au moins de Ndellé; c'est la dépopulation chez les Saras, chez les Moroubas, chez les peuplades du Mamoun [que CHEVALIER crut atteindre] ou chez les Ouaddas, ou chez les Kreichs de Saïd Baldas" (1907 : 158).

Certains groupes furent anéantis, comme les Banda Wanga de Ouanda-Djallé que les Yulu soumièrent puis phagocytèrent (TOURENQ, 1913 : 78). D'autres ne durent leur salut qu'à la fuite : ce fut le cas des Binga de la Ngaya qui se réfugièrent définitivement au Soudan dans les dernières années du XIXe siècle.

désignés pour prendre le commandement venaient les approvisionner sur place en munitions ; en cas de guerre grave tout le monde était appelé."

¹ Les hommes, au nombre desquels on peut citer les Banda Wanga (v. ci-dessous) et les Gula, souffrirent parfois davantage de ces luttes intestines que de la voracité des sultans. Selon l'administrateur BOUCHER (1934 : 33), "les attaques les plus vigoureuses qu'eurent jamais à subir les Goula, devaient venir des Kara, leurs frères et voisins, mis en appétit par l'exemple des autres conquérants et la quasi-passivité dont faisait preuve cette paisible tribu".

² Pour tout ce qui a trait à cette période, voir l'analyse éclairante de CORDELL (1985).

La mort de Sénoussi et la mise en place de l'administration coloniale n'apportèrent pas aussitôt le calme et la paix. L'abolition de l'esclavage, l'interdiction de la traite - bien des gens en tiraient profit de manière directe ou indirecte -, la confiscation des fusils (et parfois des armes blanches), la capitation, les réquisitions, corvées et exactions diverses, la création des routes auprès desquelles les villages étaient contraints de s'établir, celle des réserves de faune d'où ils étaient chassés, en bref la reprise en main souvent brutale des populations suscita de nombreux remous et de nouveaux exodes. En 1921, les Yulu s'enfuirent massivement au Bahr el Ghazal (ils ne reviendront que vingt ans plus tard), suivis en 1925-26 des derniers Kreich présents dans la région, tandis qu'entre 1927 et 1929 la majeure partie des Gula se réfugiait au Tchad.

INVENTAIRE

à ì k í : (dits Runga, mais voir ce terme ; 6600 personnes, parlent à ì k í nd á η). Extension du Dar Rounga voisin, les Aiki de Centrafrique se rencontrent d'abord au nord du Dar el Kuti (1600 p. ; 9 villages : Akur-sulbak, Ambasatna, Anjammena, Bulkinya I, II et III, Dil [IGN Déli], Dum et Musamma) ; puis, de part et d'autre du Bahr Kameur-Bahr Oulou, entre les Gula du Mamoun et les Gula Mele, où ils forment 12 villages regroupant 3000 personnes : Alodeng, Ardep, Masabio et Sammasin, sur la rive droite du Bahr Kameur, Sikikede, Mandakam, Amar Jadid, Aifa I, II et III, sur la rive gauche du Bahr Oulou, et Amar Jadid et Jenzie III au bord du lac Mamoun ; enfin, en Dar Kara, au nord de Birao (1700 p. ; 8 villages : Andaga I, II, III et IV [agglomération communément appelée Ireja], Arped Safara I et II et Jiref al Amar).

La migration par "petits paquets" des Aiki, de la rive droite de l'Aouk-Aoukalé vers la rive gauche, qui se serait amorcée au commencement du XIXe siècle, ne s'est jamais arrêtée. Entre la fin des années 1960 et le début des années 1970, elle a pris l'ampleur d'un véritable exode : on voit alors la communauté aiki de la Vakaga passer de quelques centaines d'individus (VIDAL, 1973 : 3) à plusieurs milliers. Chassés peut-être par la sécheresse et/ou l'isolement et/ou les brimades dont ils furent de tout temps victimes de la part des nomades, des villages entiers ont brusquement quitté le Dar Rounga (régions de

Masmbany, d'Haraz, de Mangeiny) pour s'installer, certains dans le Kuti (village d'Ambasatna, d'Anjammena, de Musamma), d'autres, les plus nombreux, à proximité du Bahr Oulou, d'autres encore près de Birao.

Musulmans et pratiquant peu ou prou l'arabe local, les nouveaux venus dans le Kuti vont, après une phase d'adaptation d'une ou de deux générations, régulièrement grossir les rangs des Runga. C'est apparemment leur mode d'insertion dans la société centrafricaine.

Les Aiki du Dar el Kuti se subdivisent en quatre fractions : Mengele, Aju-tinya, Jambar-tinya et Kullu-tinya (NOUGAYROL 1989 b).

a r a b e s : les pâturages de la Vakaga accueillent dès la fin de la saison des pluies les troupeaux des Bakkara : Heymat du Rounga, Ta'aisha et Rizaykat du Darfour sillonnent traditionnellement les vallées du Bahr Kameur-Bahr Oulou, de la Gounda, de la Vakaga et de la Ouandja ; des pasteurs venant du Tchad central (Missiria notamment) dont les déplacements vers le sud se limitaient autrefois aux régions du Salamat et du Rounga, se joignent à eux maintenant, suivant la progression de la sécheresse.

Entre 1983 et 1986, des Salamat originaires de la région d'Am Timan ont constitué un gros village aux abords de Ndélé. Leur nombre, qui va semble-t-il croissant, peut être estimé à plus de 500 individus.

Ndélé et Birao comprennent, enfin, des communautés composites dont l'activité est orientée vers le commerce.

b à n d à : (8000 p. ; 62 villages et plusieurs quartiers de Ndélé parlent b à n d à, mais voir ci-dessous). Peuplant la partie méridionale du BB (sous-préfecture de Bamingui et commune de Mbolo-Kpata), les Banda se répartissent en une trentaine de groupes distincts au caractère résiduel plus ou moins marqué. Dix groupes, comprenant entre 150 et 1500 individus, possèdent une implantation villageoise nette et ont conservé une organisation clanique ; il s'agit des Dābūrū (430 p.), Gbāgā (1500 p.), Gbāyā (350 p.), Gbōngō (170 p.), Līndā (150 p.), Mūrūbā (800 p.), Ngāō (1400 p.), Ngbāīā (370 p.), Tāngbāgō

(450 p.) et Tūlū (420 p.). Quatorze groupes, établis principalement à Ndélé ou dans le Dar el Kuti (villages de Kubu et de Jamsinda), se réduisent à quelques familles, voire à quelques individus isolés : Būrú, Dákpá, Gà i, Júngūrū, Kðnó, Lānghāsī, Mbēlē, Ngàjà, Ngápó, Ngomvo, Sàbāngà, Wádà et Wāsá. Trois groupes rassemblent des populations assimilées ou en cours d'assimilation : Ndòkà Jùlúgū ou Jùngúlù d'Adum-mindu (250 p.), Mānjā de Batele I (agglomération de Ndélé), Kubu et Jamsinda (200 p.) et Sārā Dīnjō de Nyango (130 p.). Quant aux Mbātá (450 p.), particulièrement ceux de Zo-kutu-nyala I, ils sont en passe de s'intégrer aux Runga, tout comme les habitants de Kubu et de Jamsinda.

Les groupes à l'identité ethnique affirmée ont, ou prétendent avoir chacun leur propre parler dont le nom correspond alors à l'ethnonyme, sans que l'on sache toujours très bien si ces distinctions reposent sur une réalité linguistique. Il s'agit des Gbaga, des Ngao, des Muruba, des Tangbago et des Ngbala, et, sous toutes réserves, des Daburu et des Gbaya. Les autres groupes disent pratiquer le banda-Ndélé (à la base duquel se trouve probablement le ngao, parler du groupe localement dominant) qui est à la fois une des langues véhiculaires en usage à Ndélé et dans sa zone d'influence et la langue commune des Banda ou bandaïsés qui y sont établis (NOUGAYROL 1989a).

f è r : (dits Kara ; 3500 p. ; parlent dām f è r). Le Dar Kara ou lāng f è r couvre la région de Birao, chef-lieu de la Vakaga. Outre cinq quartiers de Birao, les Fer y occupent au moins quatorze villages : Maja, Delembe, Kovo, Bulkutu, Imar ou Ta-kur (IGN Dourdour), Kapkun, (IGN Ali Ouidja et Mirni ?), Ndríta, Taradona, Tumu, Kafaw, Ru-kot (IGN Dahal Hadjer et Dahal Azrak ?), Karkanji, Bura et Tisi.

L'organisation sociale repose sur un certain nombre de sous-groupes ou clans : It-mvind, 'Dea, Nda'd-weny, Nda'd-jira, Yuba, It-ngo, It-wira, Kel, Manj et Mvand.

La religion musulmane, comme la langue arabe, jouissent d'une influence prépondérante chez les Fer (BOYELDIEU, 1987).

g è m é : (ou j è m é ; 400 p. ; la langue est appelée n g b ā g è m é). Ils vivent dans la périphérie de Ndélé, à Aliou (350 p.) et à Goz Amar II (50 p.), et se partagent en Geme d'Aliou, dits parfois G è m é T ū l ū pour avoir habité jadis le Kaga Tulu (comme les Banda Tulu), et G è m é K ū l ā g b ò l ū de Goz Amar.

En dépit de l'opinion commune qui tient ses locuteurs pour une population de langue sara-baguirmiennne-bondo étroitement apparentée aux Ndoka, voire pour une fraction ndoka, le ngba geme se rattache de façon évidente au groupe linguistique zandé-nzakara.

Leur présence dans le Dar el Kuti paraît bien antérieure à la période senoussiste, si l'on met à part le cas des Kulagbolu, qui, d'après certaines informations, seraient les descendants d'esclaves nzakara achetés ou raziés par Senoussi (BOYD et NOUGAYROL 1988).

g ū l á : (dits parfois Gula du Mamoun par opposition aux "Gula" d'Iro et du Guéra ; 9500 p. ; appellent leur langue t à [r] g ū l á, mais voir ci-dessous). L'ensemble gula rassemble six groupes distincts : Molo, Mele, Moto-mar, Sara, Mere et Zura ou Koto, qui comprennent chacun un certain nombre de fractions à base villageoise parfois économiquement spécialisées (mais non hiérarchisées) : chez les Sara de Kete'be, par exemple, les Nju-mas seraient (ou étaient à l'origine) des cultivateurs, les Mvle des chasseurs, les Kaj des pêcheurs et et les Ku'bony des cueilleurs.

Les G ū l á M ó l ō (2800 p.), dits souvent Gula Mamoun, forment onze villages à proximité du lac Mamoun : Kejengenje (IGN Kididji ; avec des Sara Kaba), Vodo-masa, Wulu, Jenzir I et II (IGN Djéziré ; J. III est aiki), Manga-jara, Sajar, Ngede, Boromada, Ta-danji ou Cheva et Keche. Treize fractions ont été recensées : Mava, Vala, Ndenye-ke-'ba, Mvulu, Vo-koyo, Drogenje, Vodo, Wulu, De-ye-ba, Ngedre-ye-ve, Ma-ga-ve, Ta-danji et Da-kichi.

Les G ū l á M é l é sont implantés à Mele (800 p.) avec Moto-mara, au sud-ouest des Aiki du Bahr Oulou.

Les Gùl á M̄t [̄] -m̄r [̄] (1000 p.) habitent Mele (avec les Mele) et, au bord de la Ouandja, Gordil et Manu, ainsi que Tala (avec des Mere et des Zura) sur la route Birao-Ouanda-Djallé. Neuf fractions ont été recensées : Man-ndraha, Ndazi, Molo, Mutu, Kede, Mot-mar, Tijim, Mai et Icha.

Les Gùl á S̄r [̄] (1400 p.) habitent Maka, Ndriva (IGN Ndiffa I), Kava-gulu-'du (ou Ndiffa II), Kabala ou Kava et Kete'be, sur la Ouandja ; Dem-ngonj ou Muray-Vakaga (ou encore Vakaga-Muray) sur la Vakaga. A une époque assez récente, des Sar originaires de Ndiffa se sont installés à Lemmena III près de Ndélé. Neuf fractions recensées : Ku'bony, Nju-mas, Minyo, Pili, Kumai, Mutu, Mvle, Ndim et Kaj.

Les Gùl á M̄r ē (2100 p.) sont implantés à Ki'di-ngul (IGN Tiroungoulou, route Birao-Ndélé) et à Wanja I et II (IGN Ouandja, route Birao-Ouanda-Djallé), le long de la Ouandja, ainsi qu'à Tala (au nord de Wanja) avec des Moto-mar et des Zura. Sept fractions recensées : Dara, Mvra, 'Bongo, Lemve, Miya, Dogo et Mere.

Les Gùl á Z̄r ā ou Gùl á K̄t ̄ (1000 p.) vivent à Kumbal, Tala (avec des Mot-mar et des Mere) et Ser-go'bo, sur la route Birao-Ouanda-Djallé. Six fractions recensées : Koyo, Me'de, Wasa, Nge, Mutu et Tana. Ceux qu'on rencontre à Lemmena I, près de Ndélé, sont établis dans le Dar el Kuti depuis la période sénoussiste (fractions Me'de, Musa et Ngulu).

Chaque groupe semble avoir son propre parler (avec des variations locales), mais seul le gula sar diverge notablement des autres. On remarquera qu'au cours des années 1960, les Gula se sont massivement convertis à l'Islam (NOUGAYROL 1989c).

hausa : (2000 p. ?). Ils sont fortement implantés à Birao (le quartier hausa comptait 1726 hab. en 1981), mais l'on rencontre des communautés plus ou moins restreintes à Ndélé et Ngarba-bord (au bord de l'Aouk, sur la piste Ndélé-Haraz). Le village fer Kafaw comprend un petit groupe de cultivateurs mourides et, en 1984-85, un nouveau village est apparu sur l'Aouk, à l'ouest de Ngarba, ce qui pourrait indiquer une volonté d'essaimage en zone rurale.

mvāng : (dits Bai par les arabophones, ou Vanga ; 300 p. ; la langue est appelée tār mvāng). Ils sont établis dans deux villages, à quelques kilomètres au nord de Ndélé : Lemmena II et Goz Beida. Comme les Wad et les Luto, ils sont très proches des Ndoka avec lesquels on les confond le plus souvent. Ils sont musulmans.

ndòkà : (2500 p. ; leur langue est dite tār ndòkà). Ils habitent douze villages au cœur du Dar el Kuti : Kas-manga I et II, Tiri, Kutu-kale Anur, Kalinya, Manga I et II (ou Manga-kuru), Ustani, Bangbali II, Yangu-ndaradsa, Goz Amar I et Zo-kutu-nyala II. On en trouve également à Ndélé (quartier Nduka) et à Jamsinda (qqns). Ils se rattachent chacun à l'une des neuf fractions (ou clans) suivantes : Dogo, Golo, Kuru, Kutu-'bulu, Kutu-kale, Kutu-kula, Kutu-kovo, Mavle et Wai (ou Koso).

Considérés comme les plus anciens habitants du Dar el Kuti, sinon comme les seuls autochtones, protégés par Sénoussi, ils nourrissent des relations d'alliance traditionnelles avec les Runga auxquels ils donnent des femmes. Certains se sont agrégés aux Runga (Kutu-kula de Nzubo-sinda), d'autres aux Banda (Ndoka dits Julugu ou Jungulu, d'Adum-mindu), qui appartenaient à la fraction Wai). (NOUGAYROL 1989 c).

r ú ŋ à : (3400 p. ; parlent arabe). Ils sont implantés dans huit villages du Dar el Kuti, au contact des Ndoka et des Aiki, et à Ndélé où les deux quartiers runga (Rounga I et Rounga II Sygagne) regroupent environ 2000 hab. Ils ont par ailleurs essaimé dans toute la RCA, notamment dans les centres urbains de l'est (Bria, Bangassou, Mobaye, Zémio, etc.) où ils détiennent une partie du commerce, mais on ignore leur importance numérique.

Ils forment un peuple composite et d'apparition très récente. Si l'on s'en tient au Dar el Kuti, un clivage se fait jour qui sépare ceux qui se disent Runga tout court, de ceux qui se disent Runga Bagrim (ou Bagari) ou Runga Kuti. Les premiers sont pour l'essentiel d'origine aiki et vivent dans les villages de Bangbali I, Bir-batuma et Kasena. Ils se subdivisent en cinq fractions : Tunjur, Mengele, Ajimi, Isa-tinya et Kasima. Les seconds peuplent quatre villages (Kundi, Nzubo-sinda [ING Djobossinda], Suk-mba et Mia-mete) et sont d'origines très diverses : bornouanne, hausa, baguirmienne, tunjur, banda, manja, aiki,

ndoka, sara, etc. Mais il convient de signaler que la distinction Runga vs Runga Bagrim ou Kuti est surtout le fait des Runga d'origine aiki.

La genèse du groupe en tant qu'entité séparée des Aiki eut pour théâtre, avant la fondation de Ndélé, les établissements commerciaux et cosmopolites du Dar el Kuti, Cha, Kali et Mongo-Kuti, puis l'extraordinaire *melting pot* que fut Ndélé du temps de Sénoussi, lieux où l'arabe véhiculaire était largement utilisé. Selon toute vraisemblance, elle résulta d'un double processus : d'une part l'arabisation complète des Aiki implantés initialement à Cha et Kali, d'autre part la roungaïsation des groupes généralement musulmans qui gravitaient autour d'eux, qu'ils fussent autochtones à l'instar des Ndoka de Mongo-kuti, ou étrangers à la région (Bornouans, Hausa, Baguirmiens, etc.). La dislocation du sultanat en 1911 et la dissolution des bannières amplifièrent probablement ce dernier mouvement que nourrit aujourd'hui le prestige dont jouissent les Runga auprès de ceux qui adhèrent peu à peu aux valeurs de l'Islam. Les habitants de Jamsinda (Banda et Sara-bongo-baguirmiens), de Kubu (Banda), de Zo-kutu-nyala I (Banda Mbata) et II (Ndoka Kutu-kovo), tous partiellement arabisés, sont ainsi appelés à se fondre dans l'ensemble runga.

ɾúɾò : (dits litos ou lutos ; 600 p. ; la langue est appelée ɾà ɾúɾò). Ils occupent sept villages à l'extrémité NO du Dar el Kuti ; Diki, Marinda, Gata-mainda, Bangoran, Chari I et II (avec des Sara Ngama), et, en zone ndoka, Bangbali III. Ils sont proches à tous égards des Ndoka.

On en trouve par ailleurs au nord de Kaga Bandoro et dans les régions limitrophes du Tchad.

sârā dūnjō : (ou sârā dīnjō, sârā 'dūnjō ; 750 p.) Ils habitent neuf villages éparpillés dans le nord du Dar el Kuti : Mainda, Mia-bolo, Hori, Manyibo-Majo, Mia-mere, Kulakare, Kutubeti et Jangara-Auk. On en trouve aussi à Ndélé, Jamsinda et Ngarba-bord.

Les Dunjo de Nyango, au nord de Bamingui, se sont assimilés aux Banda.

s à r ā k ā b ā : (6000 p.). Ils sont implantés dans le nord du Dar el Kuti, à proximité de l'Aouk, et dans la Vakaga.

Ceux du Dar el Kuti, qui se disent tantôt Kaba Mbanga, tantôt Kaba 'Dem ou Deme, appellent leur langue t à s à r ā. Ils forment dix villages : Gaskay, Maya-luto, Manyro, Kaymanmba, Golongoso, Njoko I et II, Mia-mani, Ngarba et Manybo. On en rencontre également à Ndélé (quartier Sara Zognons), Jamsinda et Ngarba-bord.

La présence de Sara Kaba dans la Vakaga (5000 p.) est récente. Venus les uns de la région de Kyabé (Tchad), les autres du Soudan (et même d'Ethiopie ou d'Erythrée) où ils étaient allés louer leurs services, ils créèrent un premier village près de Birao au cours des années 1920, qui se déplaça par la suite à Am Dafok. La petite colonie qui comptait quatre cents individus à l'époque de BOUCHER (1934 : 55) n'a cessé depuis lors de s'agrandir. VIDAL (1973 : 3), il y a plus de dix ans, l'estimait à 1800 p., et c'est aujourd'hui le groupe le plus nombreux après les Gula. L'aire kaba comprend aujourd'hui deux pôles de regroupement : la vallée du Bahr Oulou entre les Fer et les Gula Mamoun (8 villages : Ta-ngara, Ta-yoyo, Ta-nyanya, Ta-kamala, Ta-ngit, Benges, Ta-kaja et Kijiji) et la zone située entre Birao et la frontière soudanaise (9 villages : Matala I et II, Kafargada, Garday, Nyalinda, Am Dafok I, II III et IV).

w ā d : (dits Wada, 1350 p. ; la langue est appelée t à w ā d). Leur territoire actuel, qui regroupe les villages de Dakpa-mindu, Koti-dsako, Ele et Digba, au sud de Ndélé, forme une enclave sara-bongo-baguirmiennne en pays banda. Originaires du Vassako, affluent de droite du Bamingui, ils sont proches à tous points de vue des Ndoka dont ils furent autrefois les plus sûrs alliés avec les Luto.

Sept fractions ont été recensées : Dog, Ndoka, Gumli, Njulugu, Ndolo, Ngwezenge et Mongo.

y ũ l : (dits Yulu ; 2000 p. ; la langue est appelée t ā y ũ l). Ils habitent la sous-préfecture de Ouanda-Djallé qui se réduit au chef-lieu (Jal dit Ouanda-Djallé) et au village de Sule-maka.

Quinze fractions ont été recensées : Kpal, Ndak, Guny, Lo'b, Wang, Ngul, Kup, Nyamb, Ngod, Jamp, Ma'j, Cal, Yam, Vor et Ngid (BOYELDIEU, 1987).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOYD Raymond, Pierre NOUGAYROL - 1988 - "Le gêmé ou jêmé, une nouvelle langue du groupe zande". *Lexique comparatif des langues oubanguiennes* (Yves MONINO éd.), Paris : Geuthner, pp. 67-85.
- BOYELDIEU Pascal - 1987 - *Les langues fer ("kara") et yulu du nord centrafricain. Esquisses descriptives et lexiques*. Paris : Geuthner.
- CHEVALIER Auguste - 1907 - *Mission Chari-Lac Tchad (1902-1904). L'Afrique centrale française, récit du voyage de la mission*. Paris : Challamel.
- CLOAREC-HEISS France - 1986 - *Dynamique et équilibre d'une syntaxe : le banda-linda de Centrafrique*. Paris : SELAF.
- CORDEL Dennis Dale - 1985- *Dar el-Kuti and the last years of the trans-saharan slave trade*. Madison : The University of Wisconsin Press.
- MODAT Cne - 1912 - *Une tournée en pays Fertyt*. Paris : Comité de l'Afrique Française.
- NACHTIGAL Gustav - 1971 - *Sahara and Sudan. Wadai and Darfur*. (traduction Allan G. B. et Humphrey J. FISHER). London : Hurst.
- NOUGAYROL Pierre - 1989a - "Note sur les groupes banda du Bamingui-Bangoran (RCA)". *Cahiers du LACITO 4*. Paris : LACITO/CNRS, (à paraître).
- 1989b - *La langue des Aiki (Tchad, RCA). Esquisse descriptive et lexique*. Paris : Geuthner, (à paraître).
- 1989c - *Le ndoka et les parlers gula (RCA). Esquisses descriptives et lexiques*. Paris : Geuthner, (à paraître).

Documents d'archives et inédits :

BOUCHER - 1934 - [*Monographie de Birao*] - Service Historique de l'Armée de Terre (Fonds AEF).

TOURENQ Cne - [1913] - *Reconnaissance de février et mars 1913 et de mai, juin, juillet 1913 dans le sud-est de la circonscription du Salamat et la zone frontière de l'Oubangui-Chari-Tchad et du Soudan anglo-égyptien*. Service Historique de l'Armée de Terre (Fonds AEF).

VIDAL Pierre - [1973] - *La région de Birao et l'éclipse de soleil du 30 juin 1973*. - s. 1.